

# Reconfigurations épistolaires : parcours éditoriaux et dynamiques littéraires dans les recueils de lettres d'Edme Boursault (1669-1738)

À la faveur d'une réflexion sur les (ré)organisations textuelles de l'œuvre conçue dans sa dimension évolutive, les *Lettres de Babet* d'Edme Boursault, l'un des premiers romans épistolaires accomplis paru en 1669 au sein d'un recueil d'auteur, offrent un cas significatif de genèse éditoriale complexe, où les agrégations et les réagencements des unités épistolaires au fil des éditions reconfigurent l'ensemble et modifient son statut.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les recueils de lettres constituent un terrain mouvant particulièrement intéressant. Conçus comme des « réservoirs » d'une matière épistolaire à fonction modélisante, leur structure modulable favorise également la tendance à l'agrégation narrative et à la dérive romanesque, comme l'ont montré maintes études après celles – fondatrices – de Bernard Bray<sup>1</sup>. Textualité modulaire à la croisée de la logique du recueil littéraire et de la poétique du roman par lettres, les lettres qui composent le « duo épistolaire<sup>2</sup> » de Boursault invitent à une analyse aussi bien génétique que générique. Leur rassemblement en de courtes séquences de longueur inégale à l'intérieur d'un recueil, puis leur réagencement par agrégations successives, en font un cas paradigmatique de la convergence de pratiques littéraires et éditoriales destinées à produire un recueil à succès. La constitution de ce roman par lettres résulterait de la recomposition des fragments éclatés d'une pseudo-correspondance.

Le présent travail suivra les trois grandes étapes de ce processus génétique, allant de la composition de la première version des *Lettres de respect, d'obligation et d'amour* à ses recompositions successives, au cours

---

1. Bernard Bray, *L'Art de la lettre amoureuse. Des manuels aux romans*, La Haye-Paris, Mouton, 1967.

2. Jean Rousset, *Forme et signification. Essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, José Corti, 1962, p. 81.

desquelles se produisent des phénomènes importants de reconfiguration éditoriale et générique, identifiables à des moments successifs de la création littéraire.

Les lettres de et à Babet paraissent d'abord dans un recueil de lettres et de vers mêlés dont les éditions s'échelonnent de 1669 à 1738. Son auteur, Edme Boursault, est un « polygraphe mondain<sup>3</sup> », connu surtout en tant qu'écrivain de théâtre – partisan de Corneille et adversaire de Racine et de Boileau – mais apprécié aussi comme épistolier, narrateur, gazetier et auteur de vers légers et de circonstance. Selon le Père Caffaro, auteur de la *Lettre d'un théologien illustre* publiée parmi les liminaires du *Théâtre* de Boursault en 1694, « il y a peu d'hommes dans le monde qui écrivent de tant de manières différentes et avec tant de succès que [lui]<sup>4</sup> ». Toujours attaché à des mécènes puissants et en relation avec des milieux sociaux différents, il s'est défini comme un « petit moderne<sup>5</sup> » et il a dressé dans ses ouvrages des tableaux de mœurs très efficaces que nous retrouvons aussi dans le corpus épistolaire qui nous occupe.

Ce corpus d'étude est constitué par des recueils d'auteur au contenu composite et variable dans sa disposition : les *Lettres de respect, d'obligation et d'amour* (dans les éditions de 1669, de 1673, de 1683 et de 1698) et les *Lettres nouvelles de M. Boursault*, parues en un tome en 1697, à Paris, chez la veuve de Théodore Girard, puis augmentées et rééditées chez Nicolas Gosselin en deux tomes en 1699 et en 1700, enrichies enfin d'un troisième tome publié de manière posthume en 1709 sous le titre de *Lettres de Babet*. On verra que si l'identité éditoriale et littéraire de ces deux recueils est reconnue dès leur première parution, celle des *Lettres de Babet* en tant qu'œuvre à part entière ne se définit qu'au fil des réorganisations successives des volumes qui contiennent ces lettres, suivant le degré croissant d'autonomie auquel elles parviennent.

### **LES LETTRES DE RESPECT, D'OBLIGATION ET D'AMOUR : UN TEXTE-MATRICE**

Paru à Paris, en 1669, chez Jean Guignard et, la même année, chez Théodore Girard, ce recueil est pourvu d'un privilège – dont un extrait est

3. Marie-Ange Croft & Françoise Gevrey, « Postface » à *Écrire l'Actualité : Edme Boursault spectateur de la cour et de la ville*, Marie-Ange Croft & Françoise Gevrey (dir.), Reims, ÉPURE, 2017, p. 435.

4. Paris, Jean Guignard, 1694, p. 60.

5. Lettre à Viéville de Saint-Massant, in Edme Boursault, *Lettres nouvelles*, t. II, in *Écrire l'Actualité : Edme Boursault spectateur de la cour et de la ville*, op. cit., p. 426.

publié après la préface – daté du 30 octobre 1667 et accordé à Edme Boursault, secrétaire de la Duchesse d'Angoulême, qui le cède à deux marchands-libraires parisiens, Jean Guignard et Théodore Girard. Sous le titre rhématique assez conventionnel de *Lettres de respect, d'obligation et d'amour de Monsieur Boursault*<sup>6</sup>, il se présente comme une compilation d'auteur qu'aucun titre intermédiaire ou table des matières ne vient structurer. Des lettres anecdotiques, familières ou de circonstance se mêlent à des vers, à des chansons, à des épigrammes et à des lettres d'amour à tonalité galante. Parmi ces dernières, adressées à des destinataires différentes, on compte cinquante-trois lettres échangées entre l'auteur lui-même et une jeune fille de la petite bourgeoisie parisienne désignée par le diminutif hypocoristique de Babet, ce qui annonce la tonalité familière de la correspondance.

Le Marais et le monde du théâtre constituent la toile de fond sur laquelle se déroulent les micro-événements évoqués ; de nombreuses allusions à des compositions littéraires de ces années complètent le cadre référentiel d'un échange nourri par une grande attention au quotidien. Si dans la célèbre définition de Leo Spitzer, les *Lettres portugaises* sont assimilées aux cinq actes d'une tragédie, les lettres de et à Babet retracent plutôt le cadre d'une comédie bourgeoise, où la vivacité du discours et le badinage souriant arrivent à désamorcer la potentialité tragique du dénouement. Caractérisées par un ton familier et joyeux ainsi que par une ironie légère – surtout sous la plume de la jeune Babet – les lettres en question se mêlent sans continuité à d'autres lettres d'amour, à des lettres familières ou officielles et à des poésies légères. Aucun intitulé ne découpe cet ensemble à l'intérieur d'un volume composite qui adopte le schéma conventionnel du recueil de lettres diverses mêlées de vers et proposées comme modèles d'écriture. Du reste, en 1669 – la même date de la parution, chez Barbin, des *Lettres d'une religieuse portugaise* après leur séparation des *Valentins* de Guilleragues –, les compilations de ce genre sont désormais une forme éditoriale largement légitimée et très appréciée qui se greffe dans un panorama littéraire où le modèle des

6. *Lettres de respect, d'obligation et d'amour*, Paris, Jean Guignard, 1669, in-12, XX, 479 p. Bien que la date de publication figurant sur la page de titre soit 1669, le privilège date du 30 octobre 1667 et l'*Achévé d'imprimer* du 31 août 1668. Pour une présentation détaillée de l'ouvrage et de ses éditions successives, voir la notice précédant les *Lettres de Babet*, in *Lettres portugaises, Lettres d'une Péruvienne et autres romans d'amour par lettres*, éd. par Bernard Bray et Isabelle Landy-Houillon, Paris, Flammarion, 1983, p. 101-106 (toutes nos citations sont tirées de cette édition) ; voir aussi Arnaldo Pizzorusso, *La Poetica del romanzo in Francia (1660-1685)*, Caltanissetta-Roma, Ed. Sciascia, 1962, p. 91-95. Les études critiques entièrement consacrées aux *Lettres de Babet* ne sont pas nombreuses. Nous renvoyons en particulier à : Arnaldo Pizzorusso, « Boursault et le roman par lettres », *Revue d'histoire littéraire de la France*, mai-août 1969, p. 525-539 ; Paola Placella Sommella, « Le *Lettres de Babet* : un romanzo epistolare borghese », in *L'immagine allo specchio. Saggi sul Seicento francese*, Roma, Bulzoni, 1988, p. 41-110 ; Ena Marchi, introduction à la traduction italienne des *Lettres de Babet (Elogio di Babet)*, in Edme Boursault, *Lettere di Babet*, Milan, Adelphi, 1985, p. 11-26) ainsi qu'à notre article « La lettre au seuil du roman : écriture épistolaire et statut fictionnel dans les *Lettres de Babet* d'Edme Boursault », in *Seuils et Rites. Littérature et Culture*, Tania Collani et Peter Schnyder (dir.), Paris, Orizons, 2009, p. 161-172.

secrétaires de Puget de Serre et des lettres galantes de Voiture vont de pair avec le renouveau de la poétique du roman et avec l'« efflorescence de[s] formes narratives<sup>7</sup> ». C'est là un des aspects qui fait l'intérêt de ces *corpora* épistolaires assez hétérogènes, situés dans une zone du champ littéraire où s'expérimente l'élaboration des récits de fiction composés entièrement par lettres.

Les deux premières éditions des *Lettres de respect, d'obligation et d'amour* datées de 1669 ne diffèrent pas l'une de l'autre. Dans les deux cas, le volume au format in-12 est orné par de nombreux bandeaux et culs de lampe, et par une gravure sur bois en frontispice datée de 1668, où Mercure et Cupidon tiennent un cartouche avec le titre du recueil. Le volume s'ouvre sur une épître dédicatoire au Marquis de Louvois et de Courtenvault, Secrétaire d'État, suivie par une « Préface qu'on lira si l'on veut » et par l'extrait du privilège. Suivent une ode au roi et quatre lettres adressées à des membres de la famille royale et à des personnalités en vue dans la cour. Après cette ouverture au ton officiel et déférent, se situe le premier regroupement de cinq lettres de et à Babet. L'échange épistolaire avec Babet s'étale sur un total de quatorze blocs de longueur variable, d'une à huit lettres chacun. Ces fragments de correspondance alternent avec des pièces poétiques et des lettres de nature différente, dans la plupart des cas sans rapport les unes avec les autres. Voici comment se présente dans son ensemble la succession des unités textuelles qui composent la première édition de ce recueil :

- page de titre
- épître dédicatoire : *A Monseigneur le Marquis de Louvois et de Courtenvault, Secrétaire d'Etat*
- **Préface, qu'on lira si l'on veut**
- extrait du privilège
- ode au roi
- cinq lettres officielles
- **cinq lettres de et à Babet**
- lettre anecdotique à la duchesse d'Angoulême, dont Boursault a été secrétaire jusqu'en 1669
- quatre lettres officielles
- stances
- une épitaphe
- **quatre lettres à et de Babet**
- seize lettres mêlées (officielles, familières, galantes avec une réponse), un sonnet, une épitaphe
- **deux lettres à et de Babet**

- sept lettres mêlées
- **quatre lettres à et de Babet**
- cinq lettres mêlées, dont une à Michelon (personnage évoqué dans les lettres 2, 4, 5, 6, 7, 8 de la correspondance avec Babet et qui joue le rôle de la rivale en amour ; il s’agirait de Michèle Milley, que Boursault épousa en 1666)
- **lettre de Babet**
- lettre à M. Milley (Babet y fait allusion dans une de ses lettres ; Milley serait le père de Michelon)
- **quatre lettres à et de Babet**
- deux lettres galantes
- **huit lettres à et de Babet**
- un billet en vers, des stances à Climène, des stances en réponse à une lettre, 2 chansons (à Climène et à Iris), un sonnet
- **sept lettres à et de Babet**
- lettre galante
- **deux lettres à et de Babet**
- lettre en vers
- **deux lettres à et de Babet**
- deux lettres à M. Charpentier, une troisième sous forme de stances pour sa fête
- **sept lettres à et de Babet**
- une épigramme, trois airs, deux chansons, un air, un madrigal, une chanson, un sonnet, deux épigrammes, une lettres galante en prose, une en vers, une lettre de consolation (à Michelon, sur la mort de son père), un sonnet, une lettre galante ; une élégie, un madrigal, des stances et une lettre de Mlle Pascal à Boursault ; une épitaphe, une épigramme, un sonnet, une lettre à un ami, une épigramme, *Le Temple de la vertu* (poème en vers) précédé de deux liminaires
- **lettre à Babet**
- lettre familière
- **deux lettres de et à Babet**
- une lettre à Mlle Pascal
- **quatre lettres de et à Babet**
- lettre familière
- lettre officielle
- vers
- lettre officielle
- une satire en vers

Cinquante-trois lettres au total composent l’échange avec Babet, une correspondance éclatée entremêlée d’autres textes, mais dont l’ordre demeure inchangé d’édition en édition. Dans celle de 1673, pourvue d’un

nouveau privilège<sup>8</sup>, les pièces subissent de légères modifications – dont la suppression de quelques lettres adressées à la reine – qui ne touchent pourtant pas aux lettres de et à Babet.

Le texte inaugural de ce recueil, dans toutes ses éditions, est le lieu où se manifeste une stratégie d'auteur. Son titre, « Préface qu'on lira si l'on veut », annonce d'une part une tonalité ludique et légèrement provocante et, d'une autre, met l'accent, non sans ambiguïté, sur la complémentarité entre écriture préfacielle et stratégies de lecture. Il s'agit d'une préface auctoriale (l'auteur assume le texte). Celle-ci anticipe en partie le discours dénégatif topique de la rhétorique préfacielle du XVIII<sup>e</sup> siècle, où la préface du roman épistolaire devient « un lieu de désattribution destiné à induire en erreur le lecteur quant à la véritable origine du texte<sup>9</sup> ». La préface de Boursault se situe pourtant à un niveau intermédiaire : si d'une part elle renvoie à la « figure unificatrice de l'auteur, qui est censée assigner à l'œuvre une unité [...] [et] une origine<sup>10</sup> », elle montre d'autre part l'ambivalence d'un texte qui affiche son authenticité tout en basculant vers le régime romanesque :

Ami lecteur (car il faut appeler amis tous ceux de qui on attend des grâces), si la plupart des lettres que tu trouveras dans ce livre te touchaient comme elles m'ont touché, tu prendrais autant de plaisir à les lire que j'en ai autrefois eu de les recevoir. La vérité est que je ne me souviens pas de jamais avoir rien vu de plus spirituel que la personne qui me les écrivait : la passion que j'ai eue pour elle, et qui a peut-être contribué à me faire admirer tout ce qui en venait, ne m'a pas si fort aveuglé qu'elle ne m'ait du moins laissé le discernement libre ; et selon moi, il n'y a jamais eu de style plus aisé ni d'expression plus nette (p. 107).

L'appel à la « vérité » – présent à maintes reprises dans ce texte – ainsi qu'à l'authenticité de la correspondance et du sentiment qui l'a nourrie se joignent à une énonciation où la prise de parole revient au sujet auctorial. La présence de celui-ci est par ailleurs disséminée dans tout l'ouvrage, composé par des pièces de genre différent, mais où le « je » de l'auteur est toujours reconnaissable et reconnu, aussi bien en tant que sujet de l'énonciation qu'en tant que destinataire des lettres. Dans la préface, c'est l'évocation d'une passion vécue (« la passion que j'ai eue pour elle ») qui alimente la dimension narrative du texte. Celui-ci retrace l'histoire de la liaison de l'auteur avec la jeune Babet, frappée par une mort prématurée après être entrée en religion. Le texte établit un lien entre l'espace liminaire du livre et l'univers fictionnel d'un récit fragmenté. Les lettres échangées entre Boursault et Babet offrent une sorte de chronique sentimentale jouée

8. Le privilège est renouvelé le 30 octobre 1672 pour sept ans et cédé par Boursault à Jean Guignard et Théodore Girard selon un accord signé entre eux le 12 janvier 1673. L'achèvement d'imprimerie du volume date du 13 avril 1673.

9. Jan Herman, « La scénographie des préfaces », in *L'Art de la préface au siècle des Lumières*, Ioana Galleron (dir.), Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 35 [en ligne :] <https://books.openedition.org/pur/29091>, consulté le 10 novembre 2019.

10. *Ibid.*, p. 37.

qui se déroule dans le cadre d'une société bourgeoise aisée et cultivée. La séparation forcée en raison d'un mariage imposé pour éviter l'entrée de Babet au couvent interrompt brusquement l'échange épistolaire. Dans la préface, l'auteur suit les traces de cette correspondance, de l'envoi des premières lettres à la remise des manuscrits aux libraires. C'est donc le devenir-livre qui fait ici l'objet d'une narration :

Les libraires qui ont traité des manuscrits, et qui n'ont jamais voulu me les rendre, quelque prière que je leur en ai faite, justifieront encore à un besoin par la différence des caractères que plus d'une main s'est mêlée de les écrire et si l'on m'objecte qu'il est aisé de faire copier par une fille ce qu'on fait soi-même, je réponds que de toutes celles que je connais, il n'y en a pas une à qui j'en osasse donner la peine. Le plus grand déplaisir que j'aie, est de n'avoir pas assez bien conservé des lettres qui m'étaient si chères : je les ai prêtées à tant de personnes, et ces personnes-là les ont prêtées à tant d'autres que si je recouvrais ce qu'elles en ont égaré, et que celles-ci te contentassent, il y aurait de quoi faire un second volume (p. 107-108).

Si le volet narratif de la préface concerne les lettres dans leur matérialité, donc un prototexte dans son état manuscrit, antérieur à celui de la fabrication du livre, l'autre volet entrelacé au premier – le « volet rhétorique » – porte sur la mise en livre et sur la réflexion métadiscursive qui l'accompagne. Des considérations sur le style et sur les imperfections lexicales qui distinguent l'écriture de Babet de celle de l'auteur-épistolier nourrissent un *topos* qui fait partie de la scénographie discursive des préfaces romanesques. Ces remarques préparent en même temps l'accueil des lecteurs, en essayant de convoquer leur bienveillance par la défense d'une écriture sans fard, jaillie directement du cœur :

Une chose dont j'ai à t'avertir, ami lecteur (puisque ami y a), est de ne point chercher de pompe dans des écrits où nous n'avons jamais eu dessein d'en mettre : nous ne nous imaginions pas en ce temps-là que ce que nous écrivions dût être imprimé un jour, et nos cœurs qui ne songeaient qu'à se dire ce qu'ils sentaient, ne se souciaient guère comment notre esprit les fit parler, pourvu qu'ils se pussent faire entendre (p. 108).

Un autre trait – destiné à devenir stéréotypique – qui nourrit l'illusion référentielle de la préface relève de l'ordre des pièces et concerne la justification de la discontinuité de la correspondance amoureuse avec Babet :

Ce qui infailliblement te dérobera du plaisir, ami lecteur, [...] c'est que tu trouveras quelques lettres qui n'ont point de réponses, ou des réponses qui sont faites à des lettres que tu ne verras point qu'on ne me les ait rendues. Il y a treize mois passés que ceux à qui je les ai prêtées me les promettent. Je satisferai à ma parole quand ils auront satisfait à la leur (p. 109).

Le préfacier assume le rôle d'organisateur d'une agrégation de textes épistolaires en vue de leur publication. Cette agrégation, discontinue dans son étagement à l'intérieur du livre, mais liée par l'émergence d'une chaîne événementielle, se présente comme le produit d'un travail d'omission à partir

d'un corpus plus étendu que celui auquel le lecteur pourra avoir accès dans le livre. Le cliché de l'annonce d'un second tome à venir s'insère dans la mise en scène du mensonge préfaciel qui structure le paradigme du roman par lettres<sup>11</sup>. L'existence – illusoire quoique présentée comme réelle – d'une totalité préalable de lettres, évoquée en tant que prototexte, garantit le lien entre le texte publié et un supposé original perdu qui est destiné à rester une « création de la préface<sup>12</sup> » tout en assurant, en tant que telle, ce que Jean Rousset définit comme « la fiction du non fictif<sup>13</sup> ». S'il a bien recours à une stratégie illusionniste et attribue cette prétendue omission d'une partie des lettres à la volonté d'autrui (des lecteurs occasionnels qui n'auraient pas rendu à Boursault les lettres qu'il leur avait prêtées), le préfacier-narrateur ne cache pas une identité auctoriale forte et s'approprie dans le même temps une fonction éditoriale. Cette identité coïncide avec celle d'un auteur dont le statut n'est pas seulement celui de créateur des textes, mais aussi de « propriétaire » et compositeur unique de sa propre œuvre. Bien qu'élaborée par le biais d'un artifice « romanesque », l'auctorialité ne se limite donc pas ici à l'assomption de la paternité et à la collecte de pièces du recueil. Elle s'affirme en tant que faculté de les ordonner et d'en assurer le montage.

Les dernières lignes de la préface rendent compte de la présence de quelques vers et de deux lettres échangées avec Mademoiselle Pascal, une figure féminine issue du même milieu que Babet. S'il n'y a pas d'enchaînement, au niveau référentiel, entre ces deux lettres et celles de Babet, il reste que cette figure d'épistolière à peine esquissée s'harmonise – par ses caractéristiques de jeune fille brillante et douée pour l'écriture – avec celle de l'héroïne.

Quant à la pointe finale, effrontée et percutante, elle condense des stéréotypes préfaciels et, s'alignant sur l'attitude détachée affichée dans le titre, elle ironise sur la rigueur critique du lecteur virtuel et sur son droit de juger une œuvre d'auteur :

Tu trouveras dans le mesme Livre une Lettre & des Vers de Mademoiselle Pascal, qui est une autre Fille qui a beaucoup de merite aussi. C'est moins parce qu'ils sont faits à ma louange, que je les ay placez dans le Corps d'un Livre que l'on debite sous mon Nom. que dans la pensée de la servir en faisant voir ce qu'elle est capable de faire. Pour ce qui est de ce que j'ay fait, je ne croy pas t'en devoir rien dire. Tu sçauras seulement que je prefere la Censure d'un honneste homme aux approbations d'un fat. Rends-toi justice avant que

11. Nous renvoyons aux travaux fondateurs de Jan Herman : *Le Mensonge romanesque*, Amsterdam, Rodopi ; Leuven, Presses Universitaires de Louvain, 1989 ; Jan Herman & Christian Angelet, *Recueil de préfaces de romans du XVIII<sup>e</sup> siècle*, vol. I : 1700-1750, Saint-Étienne-Louvain, Presses Universitaires, 1999 ; vol. II : 1751-1800, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 2003 ; *Préfaces romanesques*, Jan Herman, Paul Pelckmans & Mladen Kosul (dir.), Louvain-Paris-Dudley, Peeters, 2005.

12. Frédéric Calas, *Le Roman épistolaire*, Paris, Colin, 2007 [1996], p. 51.

13. Jean Rousset, *Forme et signification*, Paris, Corti, 1962, p. 75.

de songer à me la rendre. Et si tu ne juges pas sainement de toy-mesme, ne te mesle pas de vouloir juger d'Autruy<sup>14</sup>.

Ces dernières lignes sont le seul endroit du péri-texte où il y a une allusion, bien que très brève, à des contenus du recueil qui ne sont pas les lettres de et à Babet. Cela fait ressortir encore plus, par contraste, la place centrale que la réflexion métadiscursive de l'auteur accorde à l'échange épistolaire avec Babet dans l'économie du volume. Tout en se posant comme pièce liminaire d'un recueil de lettres diverses mêlées de vers, cette préface ne parle que des lettres de et à Babet (« la plupart des lettres que tu trouveras dans ce livre »), et ignore les autres pièces – à savoir, la partie la plus étendue de l'ouvrage – ainsi que l'architecture et les finalités du livre dans son ensemble. Idéalement liée aux lettres de Babet, qui n'apparaissent pourtant que plus loin dans le livre, la « Préface qu'on lira si l'on veut » se présente comme le premier jalon d'une œuvre virtuelle dispersée dans l'œuvre qui l'englobe. Elle ne peut donc être perçue que par l'activation d'un processus de recomposition de ses parties. L'illustration du frontispice concourt à suggérer ce parcours, vu qu'elle représente Mercure, dieu messager, vis-à-vis de Cupidon et oriente ainsi l'attente du lecteur vers des lettres à sujet principalement amoureux.

Dans l'édition de 1698, la dernière parue du vivant de l'auteur, l'allusion au bref échange avec Mlle Pascal disparaît de la préface. Dans ce dernier état du recueil, l'attention du lecteur est donc portée exclusivement sur la correspondance avec Babet. On le sait, toute préface marque le « devenir-livre » du texte et constitue en même temps le lieu où le commentaire métadiscursif et l'énonciation dialogique à destination du lecteur font de ce livre une œuvre. Dans le cas des lettres de Boursault, l'œuvre qui affleure à la surface de cette « Préface qu'on lira si l'on veut » est moins le recueil des *Lettres de respect, d'obligation et d'amour* que le roman de Babet.

### **LA TROISIÈME ÉDITION DES *LETTRES DE RESPECT, D'OBLIGATION ET D'AMOUR* : UN TOURNANT DÉCISIF**

La troisième édition des *Lettres de respect, d'obligation et d'amour*, datée de 1683 et publiée à Paris, encore chez Jean Guignard, comporte une redistribution des unités textuelles à l'intérieur du volume. Bien qu'aucun titre intermédiaire ne les sépare, trois blocs de textes se distinguent. Il s'agit, dans l'ordre, de 38 lettres diverses, de 53 lettres de et à Babet (p. 129 à 260) et de 40 pièces en vers.

14. *Lettres de respect [...]*, Paris, Théodore Girard, 1669, [f. A11v°]. Ce passage ne figure pas dans l'édition donnée par Bernard Bray et Isabelle Landy-Houillon, qui éditent le texte de 1698.

À partir de cette édition, suivant une visée promotionnelle misant sur la valorisation des lettres de et à Babet déclenchée par la préface, s'opère un réagencement majeur qui touche à la disposition des parties composant le recueil. Cette recomposition est le fruit d'une volonté d'ordonner la matière du volume autour de trois pôles d'intérêt correspondant aux trois groupes de textes rassemblés dans le volume de 1683 : les pièces poétiques, les lettres diverses et un groupe suivi de lettres orientées visiblement selon une visée narrative. Ces trois pôles s'identifient par ailleurs aux axes structuraux du recueil. Celui-ci atteint dans cette édition son deuxième état et révèle l'émergence d'un nouvel espace textuel autonome formé par une agrégation de lettres groupées autour d'une figure féminine identifiée par son prénom. Il est important de signaler que l'absence de titres intermédiaires et d'éléments typographiques comme les blancs signalant la fin de chaque section est contrebalancée par une – et une seule – indication de fin de section, située après la dernière lettre de Babet. Son intitulé est le suivant : *Fin des lettres de Babet*. Il est évident que cette indication n'est pas anodine : elle marque la reconnaissance d'une œuvre inscrite « en médaillon » dans une autre. L'ensemble discontinu de fragments juxtaposés de l'édition de 1669 s'élabore donc sous la forme d'un tissu uniforme qui façonne une matière épistolaire plus homogène que celle de la première édition et qui dialogue de manière plus cohérente avec la préface.

Ce nouvel effet de continuité dans la disposition des lettres est aussi à considérer comme le point d'aboutissement du processus de lecture induit par la préface dès la première édition du recueil : malgré l'étalement discontinu des lettres, le public a sans doute accueilli dès 1669 la sollicitation de la préface à surmonter les fractures du texte pour entamer une lecture suivie de la correspondance amoureuse de Babet. Un dernier indice de la construction de la figure de celle-ci en tant que personnage émerge dans cette transition de la première à la deuxième édition : la lettre qui portait comme indication de la destinataire en 1669 « A Mlle Babet Perier » réapparaît en 1683 et dans les éditions suivantes sous la rubrique « A une autre Babet », ce qui montre bien « l'effet-personnage » activé autour de la figure de Babet, dont le prénom à lui seul condense l'unicité et la spécificité de cette voix épistolaire et catalyse l'effet de vie et « l'illusion de personne<sup>15</sup> ». Le deuxième état de l'œuvre intitulée *Lettres de respect, d'obligation et d'amour* et appartenant au genre du recueil correspond donc au premier état d'une œuvre nouvelle : le roman de Babet.

Précisons enfin, pour clôturer ce parcours, que la quatrième édition des *Lettres de respect, d'obligation et d'amour* qui paraît en 1698, chez George Gallet, à Amsterdam, sans privilège, constitue la dernière édition parue du vivant de l'auteur. Si elle porte sur sa page de titre l'indication « Nouvelle

édition », elle ne comporte aucune variation par rapport à la précédente, ni au niveau du péritexte ni en ce qui concerne l'agencement des parties qui composent le volume.

## LES LETTRES NOUVELLES : LES ENJEUX DE LA RECOMPOSITION

Les lettres de et à Babet paraissent dans un autre recueil plus tardif, les *Lettres nouvelles*, publié d'abord en un seul volume sous le titre de *Lettres nouvelles, accompagnées de fables, de remarques, de bon mots et d'autres particularités tant agréables qu'utiles. Avec sept Lettres Amoureuses d'une Dame à un Cavalier*<sup>16</sup>. Le succès de ce recueil justifie la publication d'une seconde édition augmentée qui paraît en deux tomes, en 1699 et en 1700<sup>17</sup>. 1709 est la date de la troisième édition augmentée – posthume – des *Lettres nouvelles*, qui paraissent en trois tomes dont le troisième porte le titre de *Lettres de Babet*<sup>18</sup>. C'est la première fois que ces lettres paraissent avec un titre qui en cautionne la pleine réalisation en tant qu'œuvre. Malgré l'annonce du titre, le troisième tome garde pourtant sa nature d'ouvrage polytextuel, vu qu'il reprend les *Lettres de respect, d'obligation et d'amour* – comme l'indique le titre courant du volume – en opérant une amplification du recueil et une nouvelle recomposition de ses unités constitutives. Les lettres de et à Babet ne subissent pas de modifications textuelles et gardent le même ordre qu'elles avaient à partir de l'édition de 1683. Les autres pièces sont par contre disposées différemment ; quelques-unes d'entre elles sont supprimées et de nouvelles pièces sont ajoutées<sup>19</sup>, dont une séquence continue de quinze fables en vers concentrées à la fin du volume. Cette nouvelle édition du recueil est donc le résultat d'un travail à la fois de composition et de réorganisation textuelle à partir d'une version précédente. En raison de la foliotation et de l'emplacement des éléments décoratifs, elle semble reprendre de très près l'édition de 1683, typographiquement plus soignée que celle de 1698 ; les bandeaux et les fleurons, disposés sur la page selon le même schéma que dans l'édition de 1683, sont toutefois modifiés dans leurs formes, sans doute pour être remis au goût du jour. Par-delà les opérations de sélection, d'ajout et de réagencement des pièces de l'édition

16. Paris, Veuve Théodore Girard, 1697.

17. Cette édition paraît à Paris, chez Nicolas Gosselin et se vend « en la boutique de Théodore Girard ». La page de titre porte la mention « Seconde édition, beaucoup plus ample que la première ». Dans l'*Avertissement aux lecteurs*, Boursault signale en particulier « une augmentation considérable » du second tome qu'il a dû accepter malgré lui et dont il attribue l'initiative au libraire qui aurait imprimé le volume « avec précipitation » pendant que l'auteur était à Versailles et sans lui envoyer les épreuves à corriger.

18. *Troisième Édition augmentée*, Paris, François Le Breton, 1709.

19. « [...] dans cette troisième Édition il se trouve quelques Lettres et quelques Poésies qui n'ont pas encore été imprimées » (*Lettres nouvelles de feu Monsieur Boursault*, Paris, le Breton, 1709, t. 3, f. E2v°).

de 1683, des modifications concernent aussi les textes de quelques lettres qui n'appartenaient pas à la séquence de Babet. Il s'agit notamment de formules de clôture et, parfois, de la mention des titres des destinataires, ce qui relève d'un souci à la fois stylistique et d'actualisation des informations concernant certains destinataires. Par rapport aux éditions de 1683 et de 1698, le bloc des lettres contenant l'échange avec Babet n'est pas suivi du titre de fin de section « Fin des Lettres de Babet » ; en revanche, une table des matières est ajoutée par l'imprimeur-libraire, ce qui simplifie le repérage des unités textuelles et permet au groupement des lettres de et à Babet d'apparaître avec évidence. En 1709, l'espace des péritextes s'étoffe : l'avertissement au lecteur en ouverture du premier tome des *Lettres nouvelles* annonce la reprise du premier recueil de Boursault et justifie ce choix éditorial en raison de l'accueil très positif qu'une partie des lettres – celles de et à Babet – avait reçu de la part du public :

On donne en même temps une nouvelle édition des anciennes Lettres du même Auteur, si connues autrefois et si recherchées sous le nom de *Lettres à Babet* ; d'un stile naïf et enjoué, qui part de la belle nature et qu'aucun art ne sçaurait donner<sup>20</sup>.

Ce passage, qui identifie d'une manière élogieuse ces lettres à un modèle de style « naturel », prépare le lancement du tome suivant dont il annonce indirectement le titre. Par ce biais, il finalise le processus de reconnaissance, de la part des lecteurs, des *Lettres à Babet* comme une œuvre à part entière, bien qu'incluse dans un recueil qui, dans sa globalité, accentue sa dimension polygénérique par l'addition d'un sous-titre qui liste les typologies génériques qui y sont contenues (*Lettres nouvelles. Accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes, de remarques, de bons mots et d'autres particularitez aussi agréables qu'utiles*).

Le péritexte du troisième tome reprend celui de l'édition de 1683 (épître dédicatoire au Marquis de Louvois, signée par Boursault et « Préface qu'on lira si l'on veut »), mais avec une intégration significative de la préface. Celle-ci se termine par l'ajout d'une observation qui légitime le titre du tome et contribue à la valorisation des *Lettres à Babet* par un témoignage qui fait autorité :

Les lettres de ce troisième volume connues sous le nom de *Lettres à Babet* ont toujours été fort estimées pour leur naïveté insinuante et pour l'agrément de leur style aussi ingénieux que naturel : et la fameuse Comtesse de la Suze a marqué publiquement toute l'estime qu'elle en faisait par ce Madrigal qu'elle envoya à leur Auteur, et qui est la plus grande louange qu'on en puisse faire<sup>21</sup>.

Ce passage est assimilable à un document de réception : il nous montre la correspondance amoureuse de Babet désormais perçue comme un ensemble cohérent. Connue « sous le nom de *Lettres à Babet* », elle est recherchée

par le public par les qualités de son style, même si elle n'avait jamais été publiée avant en tant qu'ouvrage autonome. L'appréciation publique de la comtesse de La Suze en accroît la valeur : l'inclusion, parmi les liminaires, de son madrigal d'éloge, renforce efficacement la stratégie de promotion adoptée par l'imprimeur-libraire. Morte en 1673, la comtesse de La Suze est une lectrice et une admiratrice des lettres de Babet bien avant l'édition en question. Ses vers élogieux témoignent de l'attention et de l'appréciation du public et activent un parcours de lecture qui met en avant l'effet de vérité obtenu par les lettres ainsi que leur originalité et leur valeur de modèle :

Babet, qui que tu sois, que tes Lettres sont belles !  
 Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir !  
 Ce sont des beautez nouvelles  
 Qu'on ne se lasse point de voir.  
 Les naïvetez enchantées  
 Qu'avec tant d'enjouement ton amour t'a dictées  
 Ont d'inimitables appas.  
 Quand Tircis, insensible aux accents de ma Lyre,  
 Pour ne pas m'écouter portoit ailleurs ses pas,  
 Que ne te connoissois-je, hélas!  
 Tu m'aurois appris à lui dire  
 Ce que je ne lui disois pas<sup>22</sup> [...].

En 1738 paraît à Paris, chez Nyon père, une autre édition des *Lettres nouvelles*, qui ne présente aucune variation par rapport à la précédente. Les lettres qui nous occupent vont acquérir leur autonomie éditoriale complète en 1886, lors de la parution, à Paris, chez Quantin, dans un volume séparé, de l'édition établie par Émile Colombey sous le titre de *Lettres à Babet*<sup>23</sup>.

Si la place des *Lettres de Babet* dans l'histoire du roman épistolaire et sa représentativité dans le processus d'élaboration et de décantation de

22. *Ibid.*, f. E3v°. Ce madrigal est cité également, comme témoignage de l'appréciation dont jouissaient les *Lettres de Babet*, dans la *Vie de Boursault* insérée dans le volume *Chefs-d'œuvre de Boursault* (Paris, 1786, p. 8). Il est inséré aussi dans Boursault, *Lettres à Babet*, éd. Colombey, 1886, p. 39, dans *Annales poétiques*, 1782, t. XXIII, p. 164 et dans *Des poésies fugitives*, 1780, t. IV, p. 80. V. aussi Émile Magne, *Madame de la Suze et la société précieuse. Documents inédits*, Paris, Société du Mercure de France, 1908, p. 304.

23. Le choix d'un titre où le nom de Babet apparaît en fonction de destinataire des lettres de Boursault pourrait être lié au fait que ce dialogue épistolaire est présenté, dans la notice qui précède cette édition, comme une correspondance authentique. Le statut fictionnel de ces lettres n'est toutefois nié que d'une manière anodine et limitée. Colombey aborde la question de la véridicité de l'échange épistolaire et identifie la contestation de l'existence de Babet à une « affirmation superflue, car ses lettres pétillent d'un esprit trop féminin pour être sorties de la plume d'un homme », quitte à ajouter, immédiatement après, que « seulement, ce qui confond, c'est la précocité gauloise de ses dix-neuf ans » (p. 39). On peut voir que la reconnaissance de l'autonomie éditoriale de ces lettres vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – à une époque où le roman épistolaire n'est plus un genre pratiqué – va de pair avec une tentative de lecture biographique qui en fait le témoignage d'une relation galante de l'auteur. Il n'en ira pas de même pour leur réception au XX<sup>e</sup> siècle.

cette forme romanesque à l'intérieur des compilations à valeur modélisante ont été soulignées à maintes reprises par la critique, l'adoption d'une perspective génétique centrée sur le montage éditorial progressif d'une œuvre en gestation apporte un éclairage neuf permettant de saisir les dynamiques d'agrégation et de recompositions successives des unités textuelles. Le processus modulaire qui s'instaure agit fortement aussi bien sur la production de sens que sur la configuration générique de l'ensemble des lettres. Au fil des éditions qui s'échelonnent sur soixante-dix ans environ, les reconfigurations d'un ensemble de pièces épistolaires inscrites dans les différentes éditions d'un recueil polygénérique, puis dans un autre, sont le fruit d'opérations assumées tantôt par l'auteur tantôt par l'imprimeur, qui – toutes – entrent en résonance avec l'établissement du pacte de lecture. Ce pacte – la « Préface, qu'on lira si l'on veut » le montre bien – permet au lecteur – par le biais d'un discours souvent ambivalent, aux frontières entre une véridicité affichée et une fictionnalité allusive – de reconnaître l'enjeu narratif et littéraire qui traverse les lettres. L'autonomie éditoriale acquise par la séquence épistolaire centrée sur le personnage de Babet va de pair avec l'acquisition d'une littérarité et avec une mutation dans la configuration générique des lettres. Des éditions successives des *Lettres de respect, d'obligation et d'amour* à celles des *Lettres nouvelles*, deux objets génétiques se modèlent, dont l'épaisseur mouvante se nourrit d'un échange mutuel et d'une fluctuation des unités textuelles qui les composent. La matrice du recueil se recompose dans sa variabilité et la séquence romanesque est l'un des états de ce processus de reconfiguration qui s'avère être un moment de véritable création littéraire.